

Expérience vécue

Buenos Aires 3 décembre 1928, — Au camarade E. Armand. —

Cher camarade.

Le motif de la présente missive est, principalement, de vous demander une opinion. Nous devons agir, dans tous les moments de la vie, d'accord avec notre façon de voir et de penser, de sorte que les critiques ou les reproches d'autrui trouvent en notre individualité, protégée par les plus sains concepts de liberté et de responsabilité, une muraille solide où ils viendront se briser. C'est ainsi que nous serons conséquents avec nos idées.

Mon cas, camarade, relève de l'ordre amoureux.

Je suis une jeune étudiante. J'ai foi dans la vie nouvelle. Je crois que grâce à notre action, individuelle ou collective, nous pourrions arriver à un devenir d'amour, de fraternité et d'égalité. Je veux pour tous ce que je veux pour moi: la liberté d'agir, aimer, penser, etc. Enfin, je désire l'anarchie pour l'humanité toute entière. Je crois que, pour y parvenir, nous devons faire la révolution sociale. Mais je suis également d'opinion que pour arriver à cette révolution, il est nécessaire de se débarrasser de toutes espèces de préjugés, conventionnalisme, fausses morales, codes absurdes. Et en attendant qu'éclate la grande Révolution, c'est une œuvre que nous devons accomplir dans tous les moments de notre existence. Pour que cette Révolution arrive, d'ailleurs, il ne faut pas se contenter de l'attendre, mais la faire par notre action quotidienne. Là où cela nous est possible, il nous faut tâcher d'interpréter le point de vue et conséquemment humain. En amour, par exemple, nous n'attendrons pas la Révolution pour nous unir librement, faire fi des préjugés, des barrières, des mille mensonges qui nous font obstacle.

J'ai fait connaissance d'un homme, d'un camarade d'idées. Selon les lois bourgeoises, il est « marié ». Il s'unit à une femme, à la suite d'une circonstance puérile, sans amour. À ce moment-là, il ne connaissait rien de nos idées. Cependant, il vécut avec cette femme plusieurs années et des enfants naquirent. Tout en cohabitant avec elle, il ne rencontrait pas la satisfaction qu'il aurait voulu trouver chez un être aimé. La vie devenait fastidieuse, le seul lien qui unissait ces deux êtres était les enfants.

Encore adolescent, cet homme fit connaissance avec nos idées et se créa une conscience. Il devint un courageux militant: il se consacra avec ardeur, avec amour intelligence, à la propagande. Tout son amour qui n'était à personne il en fit offrande à l'Idéal. Au foyer, cependant, la vie continuait monotone, égayée uniquement par les sourires des petits enfants. Il arriva que les circonstances nous firent rencontrer, d'abord à titre de camarades d'idées. Nous nous vîmes, nous sympathisâmes, nous apprîmes à nous connaître. Ainsi prit naissance notre amour. Nous crûmes tout d'abord à son impossibilité. Lui, qui n'avait jamais aimé qu'en rêve, moi qui faisais son entrée dans la vie ... Chacun continuait à vivre de son côté, en proie à la fois au doute et à l'amour. Le destin -ou plutôt- l'amour eut finalement le dessus. Nous nous ouvrîmes nos cœurs, et au milieu de la lutte pour l'idéal, l'impulsant davantage, notre amour et notre bonheur chantèrent. Et nos yeux, nos lèvres, nos cœurs parlèrent à la conjuration magique d'un premier baiser. Nous idéalisâmes l'amour, tout en faisant la réalité ! L'amour libre qui ne connaît ni barrière ni obstacle. Cette force créatrice qui entraîne deux êtres sur un chemin fleuri tapissé de roses —et parfois d'épines— mais où l'on rencontre toujours le bonheur.

Quand deux êtres s'aiment, est-ce que l'Univers tout entier n'est pas converti en un Eden ?

Or cette femme malgré son inconscience relative, sympathisa avec nos idées. Elle a donné dernièrement des preuves du mépris dans lequel elle tient les sicaires de l'ordre bourgeois, à la suite des tracasseries dont mon ami a été l'objet de la part de la police.

Donc la femme de mon ami et moi-même sommes devenues des amies. Elle n'ignorait rien de l'amour que ressentait pour moi l'homme qui vivait à ses côtés, le sentiment d'affection fraternelle qui existait entre eux lui permit de se confier à elle; il la laissait libre d'agir à sa guise, comme il convient à tout anarchiste conscient. Jusqu'ici, à vrai dire, nous avons vécu un véritable roman. Notre amour s'intensifie toujours plus. Nous ne vivons pas complètement en commun, étant donné la situation politique de mon ami et le fait que je dois finir mes études. Nous nous rencontrons très souvent d'ailleurs. Ne vous semble-t-il pas que c'est la meilleure manière de sublimer que de le tenir à l'écart des soucis de la vie domestique ? Quoique je sois certaine que lorsqu'existe le véritable amour, le plus beau c'est de vivre ensemble.

Tel est donc mon cas. Mais voici que certains se sont érigés en juges. Et il ne s'agit pas ici de gens du vulgaire, mais bien de camarades qui s'estiment tout à fait délivrés des préjugés, mais j'en doute. Celui-ci prétend que notre amour est une « folie » ; tel autre prétend que la compagne de mon ami joue le rôle de « martyre », alors qu'elle n'ignore rien de ce qui nous concerne, reste maîtresse de sa personne et jouit de sa liberté; un troisième soulève le ridicule obstacle économique. Je suis indépendante comme l'est mon ami. Selon toutes probabilités, Je me créerai une situation économique personnelle qui m'affranchira de toute inquiétude à ce sujet.

Puis la question des enfants. Qu'ont à voir les enfants avec les sentiments du cœur ? Parce qu'un homme a des enfants, il ne saurait aimer ? C'est la même chose que si on disait qu'un père de famille ne peut travailler, faire de la propagande, etc. Qui fait croire que ces petits êtres seront oubliés, parce que leur père m'aime ? Le père qui oublierait ses enfants s'attirerait mon mépris et il n'y aurait pas d'amour possible entre nous.

Ici, à Buenos-Aires, certains camarades ont de l'amour libre une idée vraiment exigüe. Ils s'imaginent que cela consiste tout simplement à cohabiter sans s'être mariés légalement, et cela tandis qu'à leur foyer perdurent tous les ridicules [sic] et les préjugés qui sont l'apanage des inconscients. Dans la société bourgeoise existe également ce genre d'union qui ignore le maire et le curé.

Enfin on a évoqué la différence d'âge, tout simplement parce que j'ai 16 ans et mon ami en a 26. Les uns m'accusent de poursuivre une opération commerciale, les autres me taxent d'inconscience ! Ah ces pontifes de l'anarchisme ! Faire intervenir dans l'amour la question de l'âge ! Comme s'il ne suffisait pas que le cerveau raisonne pour qu'une personne soit responsable de ses actes. D'ailleurs, c'est mon affaire et si la différence d'âge ne m'importe pas, cela regarde-t-il autrui ? Ce que je chéris et j'aime c'est la jeunesse de l'esprit qui est éternelle.

Il y a aussi ceux qui nous traitent de dégénérés, de malades et autres qualificatifs de la même farine. À tous ceux-là, je réplique: pourquoi ? Parce que nous vivons la vie dans son véritable sens; parce que nous rendons un libre culte à l'amour; parce qu'à l'exemple des oiseaux qui égayent les promenades et les jardins, nous nous aimons « sans nous soucier des codes ou des fausses morales ; parce que nous nous conformons à nos idées. Je vous méprise tous, vous qui ne savez pas comprendre, faute de savoir aimer.

Le véritable amour est pur. C'est un soleil dont les rayons éblouissent ceux qui ne peuvent gravir les hauteurs. La vie doit pouvoir se vivre librement. Rendons à la beauté, aux plaisirs de l'esprit, à l'amour le culte qui leur convient !

Tout ceci dit, camarade, donnez-moi votre opinion sur mon cas. Je sais fort bien ce que je fais et n'éprouve besoin d'être approuvée ou improuvée. Seulement ayant lu beaucoup

de vos écrits, d'accord avec vous sur force points, je serai contente de connaître votre opinion.

*Vous pourriez, si cela vous agréait, me répondre dans L'En-dehors.
Vôtre, etc., Josefina A[mérica]. S[carfó].*

-:-:-:-

Camarade. Mon opinion importe peu en la matière, dès lors que vous m'assurez savoir ce que vous faites. Êtes-vous en votre for intime d'accord avec votre conception personnelle de la vie anarchiste concernant l'amour ou ne l'êtes-vous pas ? Si oui, insouciez-vous des remarques et des insultes d'autrui et continuez votre chemin. Nul n'a le droit de porter jugement sur votre façon de vous conduire, même alors que la compagne de votre ami serait hostile à vos relations. Toute femme unie à un anarchiste (ou vice-versa) sait qu'elle ne saurait exercer sur lui ou subir de sa part une domination d'ordre quelconque. Quant aux critiques dont vous êtes l'objet, elles ne me surprennent pas. Vous les subiriez ici, si vous étiez en France. La grande majorité de ceux qui se disent anarchistes ont encore à apprendre à ne point faire de différence, au point de vue de son exercice, entre l'amour et les autres manifestations de l'activité individuelle ou collective. Ce qui ne les empêche pas de censurer, de condamner ceux qui pensent autrement qu'eux. Faisons comme s'ils n'existaient pas, aimons à notre guise, associons nos affections, si le cœur nous en dit et moquons-nous de leurs anathèmes. On ne peut pas en vouloir à des gens qui n'ont pas rompu avec le passé ... on ne peut que les plaindre, et c'est, en terminant, ce que je vous conseille de faire.

É. Armand, L'En-dehors, n° 151, 20 janvier 1929, p. 6.

Il me semble beau de rappeler cette lettre, lorsque son auteure avait 16 ans et quelques semaines, et signaler sa fidélité à son militantisme. Il en va de même pour Émile Armand, excellent dans sa brève réponse et sa traduction du castillan.

Je signale, au passage, que le rôle de la « compañera » (en castillan, le mot à le double sens de « camarade » et de « compagne ») était loin d'être égalitaire dans la période 1950-1960 au sein de mouvement libertaire argentin. Toutefois, des compagnes-camarades, dont Josefina América Scarfó, avait une aura singulière.

Voici quelques données biographiques tirées de

Horacio Tarcus *Diccionario biográfico de La Izquierda Argentina (de los anarquistas a la « nueva izquierda » (1870-1976)* [Dictionnaire biographique de la gauche argentine (des anarchistes à la "nouvelle gauche" 1870-1976), Buenos Aires, 2007;

Osvaldo Bayer *Severino Di Giovanni (El idealista de la violencia)*, Buenos Aires, 1989.

Josefina América Scarfó Buenos Aires 18.11.1912 – 19.08.2006.

Parmi ses frères aînés, deux étaient anarchistes –Alejandro et Paulino-. Ils étaient proches (et collaborateur pour Paulino) de Severino Di Giovanni (et tous de familles calabraises).

América connut Severino. Severino (né le 17.03.1901), instituteur et imprimeur, était arrivé en Argentine avec sa famille en 1923, pour fuir le fascisme. Il se consacra au journalisme en castillan et en italien, et en particulier à l'édition d'œuvres d'Élisée Reclus (comme *Scritti Sociali*, Buenos Aires, 1930). Et il menait simultanément deux campagnes actives: la solidarité avec Sacco et Vanzetti et la lutte antifasciste par des attentats à la bombe, les organes consulaires italiens en Argentine étant des bastions



América, photo de la police

de propagande fasciste au sein de la communauté italo-argentine, une des plus nombreuses dans le monde.

Ces campagnes incluaient des expropriations bancaires et des exécutions de chefs de la police argentine (bourreaux du prolétariat), en collaboration avec de nombreux camarades argentins.

À partir de 1928, le couple vit pratiquement dans une semi clandestinité. Le 30 janvier 1931, en sortant de l'imprimerie où il préparait une troisième édition de Reclus, Severino est arrêté par la police. Aussitôt des camarades font faire le « ménage » là où vit le couple. En sortant à l'aube, Paulino Scarfó, Braulio Rojas, Juan Márquez



Severino, 1925, photo de la police

se heurtent à la police: Paulino est pris et blessé, les deux autres compagnons sont tués, un policier est abattu. Cependant, América fait fuir un quatrième camarade (Artemio Pieretti) et la police l'arrête, avec Laura, fille de Severino.

Severino et Paulino sont jugés le lendemain de leur arrestation et condamnés à mort.

América put les saluer avant leur exécution, le 1 février 1931 pour Severino, le 2 pour Paulino.

América fut engagée en tant que journaliste par une auteure anarchiste Salvadora Medina. Elle vécut ensuite avec le compagnon Domingo Landolfi.

En 1943, ils fondèrent la maison d'édition Americalee [littéralement América lit ou l'Amérique lit] qui publia des écrits de Godwin, Proudhon, Kropotkine, etc. Les cendres d'América reposent dans le jardin de la Federación Libertaria Argentina à Buenos Aires.



América, janvier 1931, avec Laura, fille de Severino, à son arrivée au tribunal

Severino, juste avant l'exécution

